

Orléans

Culte du 12 juillet 2020

Luc 13,10-17

Après la guérison de l'aveugle Bartimée à la sortie de Jéricho rapportée par l'évangéliste Marc, après l'intervention, dans le récit des Actes des apôtres, de Pierre et Jean qui relèvent un homme infirme mendiant à la Belle Porte du Temple de Jérusalem, **voilà, pour notre série de prédications de l'été, un troisième récit de guérison qui met en scène une femme. Et ce n'est pas anodin : des femmes, dans l'évangile, il y en a, mais elles ont rarement le premier rôle.** Sur les 16 récits de guérison que rapporte Luc, trois seulement concernent des femmes : Jésus relève la belle-mère de Pierre, couchée avec une forte fièvre ; il fait cesser les pertes de sang d'une femme qui vient toucher son vêtement par derrière ; **et dans notre texte de ce matin, il redresse une femme courbée rencontrée à la synagogue.** Luc est d'ailleurs le seul à relater cette dernière guérison.

Puisque c'est une femme qui est au cœur du récit, peut-être vaut-il la peine de s'arrêter un instant sur la condition féminine dans le judaïsme du temps de Jésus. La femme, dans la société judéenne du premier siècle de notre ère, est la propriété de l'homme. Jeune, elle appartient à son père, puis, lorsqu'elle se marie, à son époux ; le mot qui sert à désigner le mari est d'ailleurs, en hébreu, le mot Baal, qui veut dire maître, propriétaire. Lorsque la femme a perdu son mari, elle appartient à ses enfants. Jamais elle n'est véritablement autonome. Sa place est au foyer, où elle prend en charge les tâches matérielles et s'occupe des enfants ; hors du foyer, elle doit être accompagnée par un homme et porter un voile. Ajoutez à cela qu'elle est rituellement impure lorsqu'elle a ses règles et après un accouchement ;

sans doute est-ce pour cette raison qu'elle est tenue à l'écart de la vie religieuse, dont l'homme seul est responsable.

Dans ce tableau assez sombre, Jésus fait preuve d'une extraordinaire liberté : il côtoie les femmes sans jamais sembler s'inquiéter du risque que cela pourrait lui faire courir. Mieux, il accueille les plus pauvres d'entre elles sans jamais porter sur elles de jugement : veuves sans protection, épouses répudiées par leur mari, femmes seules et sans moyen de subsistance, prostituées...Et l'on comprend qu'elles soient nombreuses à le suivre, comme ces femmes disciples dont parle l'évangéliste Luc...

Mais revenons au récit qui nous intéresse ce matin. Jésus, comme à son habitude, se rend à la synagogue le jour du shabbat. Où exactement ? Luc ne le précise pas, peut-être pour laisser entendre que ce pourrait être n'importe où. « Et voici une femme ayant un esprit de faiblesse depuis 18 ans ; elle était courbée, ne pouvant pas se redresser complètement ». Qui est cette femme ? Le texte ne le précise pas. Pourquoi est-elle là, à la synagogue, apparemment sans homme avec elle ? Sans doute parce que son parcours de vie a été chaotique...infirmes, a-t-elle pu trouver un mari, fonder une famille, bénéficier d'un toit protecteur ? Rien n'est moins sûr. Cette femme fait partie des marginaux, de ceux que l'on tolère sans les voir... Pourquoi est-elle ainsi courbée ? Est-ce sous le poids du chagrin, de la peine, qu'elle se penche ainsi ? Est-ce la honte qui la plie en deux, le sentiment de son indignité ? Est-ce à force d'être rabaissée, rabrouée, moquée qu'elle s'est ainsi faite plus petite ? Ou bien peut-être est-ce pour elle une manière de se protéger, d'éviter les regards de jugement et les moues méprisantes...

Mais voilà que Jésus, lui, la voit. Il y a pourtant bien d'autres choses qui pourraient, en ce jour de shabbat, attirer son attention : la lecture de la Torah, les commentaires qui se succèdent, les chants qui s'élèvent sous la voûte... **Mais non, Jésus regarde la femme et même, il ne voit qu'elle.** Pourtant, elle est probablement dans la partie de la synagogue réservée aux femmes, au fond, derrière un grillage. **Mais Jésus est irrésistiblement attiré par les petits, les méprisés, les oubliés, les délaissés... Jésus regarde cette femme, et la voyant ainsi courbée, il l'appelle ;** Luc utilise là le même verbe qu'au moment où il décrit l'envoi des Douze par Jésus. **« Femme, lui dit-il, te voilà libérée de ton infirmité ».** La parole pourrait suffire à la guérison, mais Jésus y joint un geste fort : il impose les mains à la femme. Imaginez la scène : cela suppose qu'il se déplace et pénètre dans la partie de la synagogue réservée aux femmes. Cela suppose aussi qu'il touche cette femme, sans savoir si elle est rituellement pure. **Quelle puissance dans ce geste simple ! En l'accomplissant, Jésus fait fi des frontières, il se joue de cette structuration oppressante de la société de son temps...**

C'est d'autant plus fort que la femme elle-même n'a rien demandé. C'est Jésus, qui de lui-même, décide de la libérer de son mal. C'est le cas pour chacune des guérisons qu'il réalise un jour de shabbat : elles sont toujours à son initiative, sans demande exprimée de la part du malade. **Et il y a là, bien sûr, un message fort : le shabbat est, par excellence, le jour de la re-création. Déjà, il annonce la victoire de Pâques.** N'est-ce pas aussi un jour de shabbat que Jésus, au début du même évangile de Luc, s'est levé pour lire ce passage du rouleau d'Esaië : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la

vue, rendre la liberté aux opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur... » ?

Et la femme, répondant à la parole et au geste de Jésus, se déplie et devient droite. Une fois encore, le verbe est fort, il veut dire « se redresser », mais il désigne aussi l'édification d'un bâtiment : la femme est reconstruite, rétablie, rebâtie. Tout ce qui, en elle, était ruiné, se trouve en un instant restauré. Enfin, ceux qui l'entourent peuvent voir son visage ; enfin, elle peut lever les yeux, et regarder celui qui l'a guérie... **Et de sa bouche jaillit la louange : la femme rend gloire à Dieu,** comme l'aveugle de Jéricho, comme le paralytique de Capharnaüm, et sa louange monte dans la synagogue, comme un cri de délivrance, comme un chant de shabbat...

La fin du récit est plus triste : le chef de la synagogue n'a vraiment rien compris, et en plus, il manque singulièrement de courage ! Évitant soigneusement de s'adresser à Jésus, il prend la foule à parti alors qu'elle n'est pour rien dans ce qui vient d'arriver : « Il y a six jours pour travailler », leur dit-il. « C'est donc ces jours-là qu'il faut venir pour vous faire guérir, et pas le jour du shabbat ». Il ne voit pas, cet homme, que ce n'est pas seulement de guérison qu'il est question : cette femme captive vient d'être libérée par Jésus ! La réponse de Jésus le reprend d'ailleurs avec vigueur : **pour son âne ou son bœuf, n'aurait-il pas plus de miséricorde que pour cette femme qu'il ne lui vient même pas à l'idée de regarder ?** Luther, pour parler du péché, utilisait cette expression imagée : le pécheur est « incurvatus in se », recourbé, replié sur lui-même. Dans ce récit, n'est-ce pas le chef de la synagogue, au fond, qui est courbé ? Incapable de voir ceux qui l'entourent, préoccupé seulement des règles qui régissent le shabbat, il a besoin, lui

aussi, de guérison ; et sans doute la vigoureuse interpellation de Jésus est-elle le pendant de la parole adressée à la femme : « Homme, redresse-toi, relève la tête, soit libéré de ce qui te recroqueville sur toi-même... »

Jésus, un jour de shabbat, guérit une femme courbée... mais ce qui se joue là, comme souvent, est bien plus qu'une simple guérison ! Oui, il y a une dimension prophétique dans ce qu'il réalise : en redressant cette femme pliée en deux, c'est la libération des femmes en général qu'il inscrit comme un signe du Royaume. Paul l'affirme dans le passage de l'épître aux Galates que nous avons entendu tout à l'heure : en Jésus, le Christ, « Il n'y a plus ni Juif ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; **il n'y a plus l'homme et la femme** ». Depuis 2000 ans, nous en avons fait, du chemin ; en Europe, en tout cas, la condition de la femme n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'elle était au temps de Jésus. Et pourtant, nous ne sommes pas au bout, les récents évènements autour du mouvement Me Too l'ont bien montré. Et à l'échelle du monde, nombreux sont les pays où le droit des femmes est largement bafoué. Puisse notre Église, dont plus de 30% des pasteurs sont des femmes, être, au cœur de notre temps, une interpellation, un signe prophétique.

Mais il y a davantage, vous l'aurez compris, avec ce second redressement, celui du chef de synagogue : **ce texte, ce matin, nous invite à nous déplier, à regarder autour de nous, et à donner une place à ceux que plus personne ne voit, à redresser ceux qu'on a habitués à vivre courbés sous le poids de la honte. Oui, à la suite de Jésus, le Christ, l'Esprit nous envoie « proclamer aux captifs la libération et renvoyer les opprimés en liberté »...**

Amen